

LE GROGNARD

MONTREAL, 17 Fev. 1883.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des Etats-Unis subiroit un escompte de 10 pour cent.

La dernière séance du Club National restera à jamais mémorable dans les fastes du parti rouge.

M. Poirier et ses amis avaient choisi cette soirée-là pour en découdre avec M. Beaugrand.

Rien ne réussit comme le succès, dit un dicton français. Ce dicton peut trouver son application en France, mais chez le canadien français, il n'a pas cours.

Le *Grognard* a toujours dit que le succès d'un canadien français portait ombre à ses compatriotes. Si un canadien français réussit dans une entreprise il peut s'attendre à voir ses concitoyens se liguier contre lui pour le couler.

Selon nous M. Beaugrand a eu un grand tort, c'est de s'être mis hors de la loi commune en faisant de l'argent avec le journalisme.

C'était un crime impardonnable et il l'expiera certainement dans un avenir prochain, sinon le canayen ne sera pas véritablement canayen.

Il faut qu'il crie haro au compatriote qui réussit.

M. Beaugrand a en ses torts tout comme M. Poirier. Il a semé le vent et il a récolté la tempête. Comme le disait un des orateurs pendant la séance du Club National, M. Beaugrand a agi comme le canayen qui, après être salué par un de ses voisins, et avoir entendu quelques paroles banales sur le temps, lui répond :

« Oui, il fait beau aujourd'hui. Il fait bien beau, mais je paie mes dettes, moi ! »

M. Mercier n'avait pas cherché noise à la *Patrie* qui lui distribue les horions drus comme grêle.

M. Mercier a un tort impardonnable, celui d'être un politicien honnête, un ami de la conciliation et des véritables intérêts de la province. Il n'avait pas le tare des cinq veaux et il n'était pas imbu des principes radicaux de ceux qui président aux destinées de la *Patrie*. Ce n'était pas le chef de l'opposition selon l'esprit de MM. Thibaudeau Beaugrand et consors. Il faut que la *Patrie* tombe M. Mercier qui veut faire de la politique sage en harmonie avec l'opinion des gens bien pensants. Quant à M. Poirier, nous pouvons dire sans crainte de nous tromper,

qu'il a été maltraité par son parti, comme presque tous les membres de la jeune phalange libérale qui faisaient les grandes luttes sur les hustings. Il s'est rébellé contre des chefs dont l'autorité n'était pas reconnue par la majorité du parti libéral voilà son tort.

Un incident regrettable de la séance du Club National de vendredi dernier a été la démission de M. Ernest Desrosiers, démission que le club a eu tort d'accepter.

Qui nous dit que M. Desrosiers ne se fera pas sous peu admettre membre du Club Cartier ?

SANS ENTRAILLES.

Edmond Bromaduro était un petit homme replet, grassouillet, rond comme une pomme, qui aimait bien les bons dîners et les petits plats fins. Il portait sur sa mine fleurie toute l'histoire de sa vie qui se résumait dans « le bien boire et le bien manger ». Il connaissait sur le bout de la langue toutes les bonnes caves et les bonnes tables de Paris, et il possédait chez lui un cordon bleu que lui aurait envié Brillat-Savarin. Deux fois par semaine, il donnait à domicile un petit « gueuleton » de choix, où il invitait quatre ou cinq amis, gourmets délicats qu'il avait jugés dignes de s'asseoir à sa table.

La veille d'un de ces repas distingués, l'ami Brochard, une des plus fines bouches de la corporation, vint s'excuser :

— Je suis obligé de présider ce soir le dîner mensuel de la Société d'Autopsie mutuelle. Je ne pourrai pas venir demain.

— Pauvre ami, fit Bromaduro d'un ton compatissant, tu vas bien mal manger dans ces agapes à six francs par tête (vin compris). Je te plains de tout cœur... Enfin, le devoir avant tout...

— Détrompe-toi, cher ami, le dîner de l'Autopsie mutuelle est un des plus raffinés qui soient au monde : la petite fête se passe chez Voisin, et je te prie de croire que nous y sommes joliment soignés...

— Tu m'étonnes !...

— C'est à tel point que je vais te faire une proposition dont tu me remercieras plus tard... Tu devrais te faire recevoir à la Société d'Autopsie : si tu veux, je te servirai de parrain...

— A quoi ça sert-il cette Société-là ?

— On s'engage à se faire autopsier après sa mort, pour permettre d'étudier les vraies causes de la maladie à laquelle on a succombé ; et on contribue ainsi, pour le plus grand bien de l'humanité, à faire progresser la science de la chirurgie et de la médecine.

— Ecoute, répondit Edmond Bromaduro, une fois que je serai décédé, et que je ne pourrai plus distinguer une bécasse d'une gelinotte, ça m'est bien égal que la médecine fasse des progrès... A quoi ça me servira-t-il alors, les progrès de la médecine ? A rien du tout... Alors, je m'en fiche !...

— Oui, mais, la vie durant, il y

a le bon petit dîner mensuel !... — Il ne faut pas moins que cette haute considération pour me décider... J'accepte donc ta proposition ; je serai membre de la Société d'Autopsie, quand tu voudras.

— C'est convenu ?
— C'est entendu !...

* * *

Au dîner du mois suivant, Edmond Bromaduro fut présenté à toute la Société par son ami Brochard. Il y avait là beaucoup de chirurgiens qui guignaient le nouvel adhérent du coin de l'œil, en ayant l'air de se dire : « Voilà un joyeux petit pot à tabac dont l'intérieur sera curieux à disséquer et à analyser. C'est une bonne recrue pour nos scalpels ! » Mais Bromaduro ne faisait pas attention à ces coups d'œil sanguinaires que lui lançaient obliquement les hommes de l'art : il trouvait que son ami Brochard ne l'avait pas trompé sur la qualité du dîner annoncé et, très en appétit ce soir-là, il engouffrait comme quatre. Les convives étaient émerveillés de la capacité stomacale et intestinale de ce petit monsieur.

En sortant de table, Edmond Bromaduro était rouge comme une crête de coq.

— Eh bien, lui demanda Brochard, t'avais je blagué ?... Est-ce ça ?

— Oui, oui, c'est ça !... C'est très bon !

— Ah ! tu t'en es donné aussi, mon gaillard !... Quels jolis coups de fourchette tu as eus, non de nom !

— Oui, fit Bromaduro d'une voix un peu essoufflée, oui, je m'en suis donné !... Seulement, je crois que j'ai trop mangé de... de... de...

Il ne pouvait pas achever : sa langue était empâtée et lourde.

— De quoi as-tu trop mangé ? lui demanda son ami...

— De... de... truffes sous la serviette ! répondit Bromaduro.

A peine avait-il dit ces mots qu'il tomba à la renverse sur le tapis ! On s'empressa autour de lui... Les hommes de l'art lui tâtèrent le pouls, auscultèrent le cœur et placèrent un miroir devant sa bouche : le cœur ne battait plus, le pouls était nul, et aucun souffle respiratoire ne sortit de la moindre vapeur la surface du miroir. Le pauvre ami Bromaduro venait d'être foudroyé instantanément d'une congestion cérébrale... On emporta son cadavre chez lui, quai d'Orsay, No. 11.

* * *

Le lendemain, à la première heure, quatre princes de la science, délégués par la Société — dont deux chirurgiens et deux médecins — arrivèrent avec des instruments de coutellerie bizarres, enveloppés dans des portefeuilles en maroquin noir : c'étaient les outils destinés à ouvrir et découper en petites tranches, la personne rondelette de l'infortuné Bromaduro.

On le plaça sur une table on sapin à plan incliné, recouverte d'une toile cirée, et on commença par lui fendre la peau de l'abdo-

men, qui était la partie la plus importante et la plus proéminente de son individu. Tout en détaillant et en analysant les entrailles, qu'ils retirèrent à pleines mains et sans jamais arriver à la fin, les savaient opérateurs se livraient à une conversation spirituelle et animée.

— Parbleu, dit l'un ce bon M. Bromaduro a été l'homme le plus consciencieux que j'aie jamais connu.

— Pourquoi *consciencieux* ? interrogea un collègue.

— Dame ! il avait à peine achevé son premier dîner à la Société d'Autopsie qu'il eut voulu tout de suite nous payer son écot !...

— Ah ! très joli ! très joli !

Et les quatre princes de la science se mirent à rire comme comme de petites balaines en délire !

Au milieu de cet accès de gaieté, le cadavre fut agité d'un mouvement étrange : les lèvres se mirent à remuer et les yeux du mort se rouvrirent comme sous l'action d'un fil électrique. Les quatre praticiens se regardèrent d'un air épouvanté.

Alors, le cadavre releva lentement la tête et proféra ces paroles :

— Dieu ! que j'ai bien dormi !... Je me sens plus léger et plus disposé !... Décidément, à l'avenir je me modérerai sur les truffes !...

Puis, voyant les quatre inconnus qui l'entouraient avec des outils teints de sang :

— Mais qu'est-ce que vous me faites donc là, messieurs ?... Il me semble que vous venez de m'enlever quelque chose...

Le plus âgé des médecins, M. Bistourykoff, prit la parole :

— Mon Dieu, monsieur, il y a erreur : nous vous croyions mort vous n'étiez qu'en léthargie... C'est un malentendu regrettable, car nous étions en train de vous autopsier, et nous vous avons déjà débarrassé de votre ventre...

— Mon ventre, ce que j'avais de plus précieux ! s'écria Bromaduro indigné... Je compte bien que vous allez me le remettre, et tout de suite encore !

— Hélas ! monsieur, un de vos domestiques l'a emporté dans un baquet pour le jeter dans la Seine ; votre ventre est sans doute en train de voyager en ce moment entre Paris et Rouen !...

— Nom d'un tonnerre ! hurla Bromaduro, mon ventre est attaqué par les poissons, et je n'y suis pas pour le défondre ! Quel malheur !

— Monsieur, dit le docteur Bistourykoff, calmez-vous !... Il serait inutile de chercher à courir après vos entrailles ; il est bien plus simple de vous en poser de nouvelles !... J'ai inventé un appareil intestinal en caoutchouc, des mieux conditionnés, et qui vous fera un bien meilleur usage que votre ventre naturel, vous vorrez !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr !

— Alors, courez vite le chercher !
Le docteur Bistourykoff revint avec sa merveilleuse invention :

qu'il cache une arrière-pensée.

— Eh bien, mon futur beau-frère, dit Adolphe en riant... vous venez de causer avec ma sœur ?... L'absence ne lui a-t-elle pas nui à vos yeux ?

— Oh ! non monsieur ; ma demoiselle Elvina est toujours charmante... toujours aimable ; seulement...

— Ah ! il y a un *seulement* ! s'écria Frédéric, j'en étais sûr ; je le voyais arriver de loin...

— Mais, mon frère, laissez-moi donc achever : je veux dire que mademoiselle Elvina n'est plus aussi timide, aussi... comment dirai-je ?... aussi naïve qu'autrefois... On lui a donné de singulières idées sur les hommes ; on lui a dit qu'il ne fallait jamais les croire, qu'ils mentaient sans cesse...

— Parbleu ! c'est ma femme qui lui a dit cela !

— Ensuite, comme je lui déclarais que je serais bien heureux d'être son mari, elle m'a répondu qu'un mari ne devait être qu'un esclave...

— Assez, assez, Gustave ! on t'a gâté ta jeune fille, si douce, si gentille il y a seize mois... Oh ! mais cela ne me convient plus... un mari doit être un esclave ! Voilà de belles idées à mettre dans la tête d'une adolescente !... je ne te laisserai pas épouser une jeune personne imbue de tels principes !

— Oh ! c'est une plaisanterie, Frédéric, je suis bien persuadé que mademoiselle Elvina me disait tout cela pour rire !...

— Non, non, ce n'était pas pour rire... cette jeune fille a pris toutes ces idées de sa belle-sœur ; en se mariant, elle voudra les voir se réaliser ; et demande donc à Adolphe s'il rit avec sa femme ?

— Oh ! non ! répond Adolphe en poussant un gros soupir. Nous ne rions, notre ménage n'est pas gai ! je ne vous souhaite pas d'en avoir un pareil.

— Monsieur Pantalou, mademoiselle votre sœur est encore toute jeune... elle répète ce qu'elle entend, mais il sera facile de la ramener à des idées plus raisonnables...

— Il faudra qu'elle change diablement pour que je te la laisse épouser, moi ! Nous avons sous les yeux le ménage d'Adolphe, il doit nous servir d'exemple. Après seize mois d'une union où les mariés avaient tout ce qu'il faut pour être heureux, voilà des époux qui vivent comme chien et chat... Et encore il y a des chats qui vivent très-bien avec des chiens, tandis qu'ici je vois un mari qu'on traite de Turc à Maurice, auquel on ne ménage pas les mauvais compliments, et tout cela parce qu'il a été trop bon, trop obéissant... trop bête ! car voilà le vrai mot, dans les premiers jours de son mariage. Et tu épouserais une jeune personne à laquelle on inculque les mêmes idées d'indépendance ! Non, mon frère, cela ne sera point... La demoiselle désertera le camp de ces dames, ou tu ne l'épouseras pas.

A Continuer.